

qu'on trouve dans plusieurs contributions (K. P. Evans, Y. Coativy, C. Jeanneau), se trouve la mise en évidence, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, des emprunts et des ventes à réméré contractés par des membres de la noblesse locale auprès des religieux, en l'espèce des prémontrés de Beauport. Selon un schéma classique, l'interprétation proposée explique ce comportement par l'endettement nobiliaire dû à l'érosion de la rente seigneuriale et, le cas échéant, aggravé par le coût du départ en croisade (ainsi dans le cas exceptionnel d'Henri II d'Avaugour qui emprunte 300 livres en 1252). Ne faut-il pas plutôt, à la suite de Joseph Morsel¹⁹, voir dans les ventes et les mises en gage de terres, non pas tant le signe de difficultés mais plutôt une manière pour les nobles de trouver facilement de l'argent frais pour l'investir ailleurs, signe d'un dynamisme et non d'un marasme ? Dans cette hypothèse, les liens du débiteur envers les religieux n'en sont que renforcés, qu'ils soient financiers, économiques, spirituels ou sociaux, loin de se réduire à la simple relation de débirentier à crédirentier.

En dépit de ces réserves, on saura gré à Cédric Jeanneau et à son équipe d'avoir réuni en un volume un matériau inestimable et offert au lecteur de belles monographies agrémentées d'annexes fort utiles (cartes, tableaux, régestes, sources éditées, illustrations), et on espère que l'édition des 301 actes sera accompagnée à son tour d'annexes aussi riches et de très précis index.

Emmanuel GRÉLOIS
maître de conférences en histoire médiévale, Université Rennes 2
Tempora ÉA 7468

Laurent GUITTON, *La Malédiction des sept péchés. Une énigme iconographique dans la Bretagne ducale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, 287 p.

L'ouvrage présente, en 287 pages, l'étude de trois représentations sculptées montrant un homme torturé par les sept péchés capitaux : la clé de voûte de la chapelle axiale de l'église Saint-Malo de Dinan (Côtes-d'Armor), le bas-relief du bras sud du transept de l'église Saint-Léry à Saint-Léry (Morbihan) et la clé de voûte du bas-côté nord de l'église Saint-Guénolé de Batz-sur-Mer (Loire-Atlantique). Le corpus considéré est singulier : il est limité et constitué d'œuvres appartenant à des églises paroissiales modestes, appartenant à un espace géographique restreint et réalisées dans une chronologie elle aussi restreinte, entre 1460 et 1500. Accompagnée d'un grand nombre de clichés, en noir et blanc (110) ou en couleurs (20), d'une série de seize documents (cartes, généalogies, plans...) en annexes, d'une riche bibliographie et de deux *indices* (noms de personnes et des noms de lieux), l'étude

19. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00289955/document> [p. 9-10].

se veut « une approche multidimensionnelle de ce corpus de trois sculptures, [et vise] à faire de ce motif singulier une histoire totale » (p. 15). L'auteur propose, avec ce livre, une « investigation de nature policière » car son souhait est de « convier le lecteur à entrer dans l'atelier de l'historien et [de] lui faire partager son expérience intellectuelle, psychologique et émotionnelle » (p. 16). Pour cela, il revendique adopter une démarche comparable à celle qu'Ivan Jablonka expose dans *L'Histoire est une littérature contemporaine* (Paris, Seuil, 2014) : il veut « déplacer le centre de gravité de la narration et consacrer une part du récit à la recherche elle-même, c'est-à-dire à la manière dont on a raisonné, enquêté, douté, prouvé » (p. 16), avant – on l'espère – d'offrir aux lecteurs l'ouvrage qui rendra pleinement justice à son travail de thèse intitulé *Pouvoirs et société au miroir des vices. Représentations des péchés, normes et identités dans la Bretagne médiévale (xiii^e-début xv^e siècle)*.

L'étude, qui profite d'un style et d'un énoncé efficaces, est présentée en deux parties : « Une image des sept péchés capitaux à l'automne du Moyen Âge » (p. 23-136), puis « Un instrument de diffamation à la cour ducal » (p. 141-224). L'ensemble est accompagné, en plus des éléments signalés plus haut, d'un appareil critique dont on pourra regretter – mais le fait n'est pas de la responsabilité de l'auteur – qu'il soit à la fin des divers chapitres de chaque partie et, ainsi, moins aisément consultable.

Le lecteur apprécie, quand il entre dans l'étude, la description claire et précise des trois sculptures considérées, ainsi que l'érudition et l'attention prêtée au style qui permettent de proposer des datations pour chacune des pièces du corpus et, ainsi, de faire de la sculpture de Batz-sur-Mer, réalisée dans les années 1460, la première de la série, suivie par celle de Saint-Léry (dans la décennie 1480) et, enfin, par celle de Dinan, datée des toutes dernières années du xv^e siècle. Les deux chapitres qui suivent (« Genèse : la punition du pécheur en enfer » et « Réceptions médiévales : des sculptures polyvalentes ») sont plus perturbants. Dans le premier, l'auteur conduit son lecteur de l'Italie à l'Angleterre en passant par l'église des Chartreux de Villeneuve-lès-Avignon, la cathédrale d'Albi ou encore, plus proches des œuvres étudiées, des calvaires de Kerbreudeur et de Tronoën, des enluminures des livres d'heures de Jeanne de Montauban, du portail de la cathédrale de Nantes et des peintures de la chapelle de Kernascléden. Il décrit ces diverses représentations des vices et des enfers pour, finalement, définir la source possible du motif, source que l'on préférera dire « textuelle » que « livresque » (p. 78) : la *Vision de saint Paul*, une apocalypse apocryphe datant du iii^e siècle dont des versions enluminées circulent au xiv^e siècle en Picardie et dans le monde anglo-normand. Dans le deuxième chapitre, l'auteur s'interroge sur les réceptions, les ambivalences et propose, là, des rapprochements étonnants, voire hasardeux. Ainsi, avec une enluminure des petites heures du duc de Berry montrant la Passion du Christ ou encore avec la Crucifixion de Saint-Christophe-sur-le-Nais (Indre-et-Loire) (p. 94-95) : l'auteur signale des « éléments de proximité », mais le constat n'est rien de plus qu'un constat et n'est en rien justifié par des liens attestés avec les paroisses bretonnes. Certaines

affirmations suscitent aussi l'interrogation. Ainsi, dans sa description des damnés de l'enfer de Kernascléden (p. 76), l'auteur note que « le premier [démon] l'est [pendu] par les mains qui sont souvent associées à la manipulation de l'argent et au péché d'avarice » sans fournir le moindre argument. Il indique encore, quand il décrit une des gravures de *L'art de bien vivre et de bien mourir* d'Antoine Vérard, que « le démon voisin tient les deux index en l'air, sans doute pour signifier le péché d'envie » (p. 96) : le lecteur, laissé sans explication, est troublé car l'auteur a affirmé, quelques pages plus haut, à propos de la fresque de Kernascléden, que « le second [démon] ne tient que par la langue, organe faisant référence au péché d'envie » (p. 76). Le propos n'a rien de fondé et se révélerait même, quelque part, incohérent. Certaines descriptions posent aussi question. Ainsi, celle de la sculpture de Saint-Léry consacrée au combat de saint Michel contre le dragon (p. 105-106) : l'auteur note que l'archange tient l'épée, bien visible en effet, et que « l'autre arme de saint Michel est un heaume enfoncé sur la queue du dragon » alors qu'on ne voit guère qu'un bouclier. L'étonnement prévaut encore quand l'auteur écrit que cette figure contribue, avec celle du Christ-juge, à rappeler « que le Jugement dernier permettra aux vertueux de s'unir corps et âme dans la béatitude du paradis, avec pour récompense suprême de rejoindre le Christ » (p. 106). On cherche encore à savoir en quoi la représentation de cette lutte renvoie au Jugement dernier... en étant convaincue que ces deux chapitres révèlent plus la curiosité de l'auteur et sa volonté d'étudier toutes les pistes, que sa rigueur et la clarté de son raisonnement.

C'est alors avec plaisir, après la lecture de ces pages, que l'on découvre la dernière partie de l'ouvrage : c'est avec des arguments et une analyse solide de l'ensemble du décor des églises de Batz-sur-Mer, Saint-Léry et Dinan que l'auteur identifie les commanditaires des sculptures étudiées. Il explique le rôle de Marguerite de Bretagne, trompée et humiliée par son époux François II, celui du même François II, trahi par son beau-frère Jean II de Rohan, et celui, une fois le duc décédé, de Jean II de Rohan, qui se venge en affirmant la légitimité de sa revendication sur le duché de Bretagne. Il s'intéresse, enfin, aux bibliothèques de la duchesse Marguerite, à son entourage également pour apprécier le contexte culturel de l'invention de ce « modèle breton des péchés ».

Le lecteur, quand il ferme l'ouvrage, éprouve un sentiment étrange. Il a le sentiment d'avoir lu des pages stimulantes et des conclusions suggestives. Il a aussi le sentiment que certaines pages, en plus de certaines assertions, ne servent pas vraiment l'analyse. Ces pages relèvent sans doute du genre littéraire de l'ouvrage, « un polar iconographique médiéval » (p. 9). Cette formule est celle de l'auteur de la préface, Hervé Martin, qui, s'il voit dans ce volume le signe d'un « vent nouveau » soufflant sur l'écriture historique, prévient aussi le lecteur de « la navigation par gros temps » qui l'attend (p. 10).